

Parole de Vie

Février
2022

Sommaire

Commentaire de la Parole de vie.....	2
Textes de Chiara Lubich et des Focolari.....	4
Bible TOB.....	8
Un témoignage difficile.....	10



Commentaire de la Parole de Vie

Cette affirmation de Jésus s'inscrit dans un dialogue avec la foule qui, après le miracle de la multiplication des pains, lui demande à nouveau un signe pour croire en lui.

Jésus révèle qu'il est lui-même le signe de l'amour de Dieu ; en effet, il est le Fils qui a reçu du Père la mission d'accueillir et de ramener toute créature dans Sa maison, en particulier tout être humain, créé à son image. Oui, parce que le Père lui-même a déjà pris l'initiative et attire tout le monde vers Jésus ¹, en mettant dans le cœur de chacun le désir de la vie pleine, c'est-à-dire de la communion avec Dieu et avec tous.

Jésus ne rejettera donc personne, même si cette personne se sent loin de Dieu, car telle est la volonté du Père : ne perdre personne.

« Celui qui vient à moi, je ne le rejetterai pas »

C'est vraiment une bonne nouvelle : Dieu aime immensément tout le monde, sa tendresse et sa miséricorde s'adressent à chaque homme et chaque femme. Il est le Père patient et miséricordieux qui attend celui qui se met en route, poussé par sa voix intérieure.

Nous sommes souvent pris de doutes : pourquoi Jésus devrait-il m'accueillir ? Que veut-il de moi ? En réalité, Jésus nous demande seulement de nous laisser attirer par lui, en libérant notre cœur de tout ce qui l'encombre, pour accueillir son amour gratuit avec confiance.

Cependant c'est aussi une invitation qui fait appel à notre responsabilité. En effet, si nous faisons l'expérience d'une telle tendresse de la part de Jésus, nous nous sentons poussés à notre tour à l'accueillir dans chaque prochain ² : homme ou femme, jeune ou âgé, bien-portant ou malade, de notre propre culture ou d'une autre... Ne rejetons personne.

« Celui qui vient à moi, je ne le rejetterai pas »

Au Québec, une communauté chrétienne qui vit la Parole s'est engagée à accueillir des familles provenant du monde entier : France, Égypte, Syrie, Liban, Congo... Chacun est accueilli et aidé,

y compris en vue d'une intégration. Il faut répondre aux nombreuses questions, remplir les formulaires relatifs au statut de réfugié ou de résident, assurer une coordination avec les écoles qui accueillent leurs enfants, les accompagner pour découvrir leur quartier. L'inscription à des cours de français et la recherche d'emploi sont également importantes.

Guy et Micheline écrivent : « Une famille syrienne venue au Canada pour échapper à la guerre a rencontré une autre famille venant d'arriver et encore très désorientée. Grâce à internet, elle a activé un réseau de solidarité et de nombreux amis ont fourni le matériel nécessaire : lits, canapés, tables, chaises, vaisselle, vêtements, livres et jeux pour les enfants offerts spontanément par d'autres enfants de nos familles, sensibilisés par les parents. Ils ont reçu plus que ce dont ils avaient besoin et, à leur tour, ils ont aidé d'autres familles pauvres de leur immeuble. La Parole de vie de ce mois-là s'était réalisée : "Tu aimeras ton prochain comme toi-même" ! »

« Celui qui vient à moi, je ne le rejeterai pas »

C'est ainsi que nous pouvons transformer en vie la Parole : en témoignant de la proximité du Père auprès de chaque prochain et de chaque communauté.

Voici une méditation de Chiara Lubich sur l'amour de miséricorde. Cet amour, écrit Chiara, « nous fait ouvrir notre cœur et nos bras aux malheureux, aux marginaux, aux victimes de la vie, aux pécheurs repentants. C'est un amour qui sait accueillir le prochain égaré, qu'il soit ami, frère ou inconnu, et lui pardonner soixante-dix fois sept fois. [...] Un amour qui ne mesure pas et ne sera pas mesuré. Une charité épanouie, plus abondante, plus universelle, plus concrète que celle que l'on possédait auparavant. On sent en effet naître en soi des sentiments semblables à ceux de Jésus, venir sur ses lèvres, pour tous ceux que l'on rencontre, les paroles divines : "J'ai pitié de cette foule" (Mt 15,32). [...] La miséricorde est l'expression ultime de la charité, son accomplissement. Et la charité surpasse la souffrance, parce que cette dernière n'existe qu'en cette vie, alors que l'amour demeure aussi dans l'autre. Dieu préfère la miséricorde au sacrifice³. »

Letizia MAGRI et la Commission Parole de vie

(1) Cf. Jn 6,44.

(2) Cf. Mt 25,45.

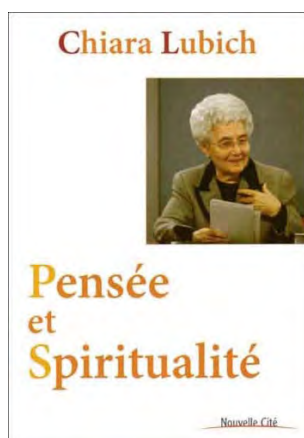
(3) Chiara LUBICH, *Pensée et Spiritualité*, Nouvelle Cité 2003, p. 130-131.



Textes
de
Chiara Lubich
et des focolari

Points à souligner :

- Le Père met dans le cœur de chacun le désir d'une vie de communion avec Dieu et avec tous.
- La volonté du Père est de ne perdre personne.
- Ouvrons notre cœur et nos bras aux malheureux, aux marginaux, aux victimes de la vie, aux pécheurs repentants.
- Témoignons de la proximité du Père auprès de chaque prochain et de chaque communauté.
- Comme le Père, ayons un amour qui ne mesure pas et ne sera pas mesuré.



Chiara LUBICH, *Pensée et spiritualité*, Nouvelle Cité 2003, p. 75

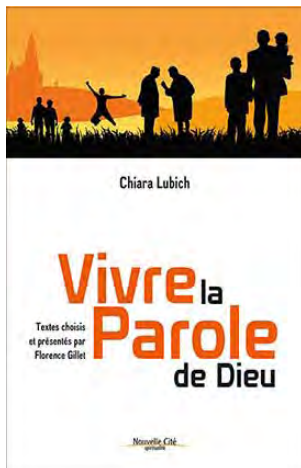
Le chemin de l'unité

1950

Celui qui s'engage sur la voie de l'unité s'engage en Jésus. Il s'efface pour vivre Jésus. Mieux, il n'a même pas à s'effacer, car il vit Jésus et ne peut faire qu'une chose à la fois.

Et celui qui vit Jésus est sur le *Chemin* par excellence et non pas sur un chemin. Sur le Chemin où les voies purgative, illuminative et unitive, ordonnées en trinité, s'unissent, se synthétisent dans *l'un*. En effet, celui qui vit Jésus est purifié et illuminé au point d'être la Lumière même.

Celui qui s'engage sur la voie de l'unité n'a pas de mal à escalader la montagne. Après un acte de violence initial et total, qui comprend la mort radicale du moi, l'anéantissement par amour de toute son humanité en Dieu – seul l'anéantissement est amour –, il se trouve au sommet de la montagne. Il n'est pas possible d'aller plus haut et il trouve là son repos : « Venez à moi, vous tous [...] et moi je vous donnerai le repos » (Mt 11,28). Il se met alors en marche le long des crêtes pour aller à Dieu, en recommençant sans cesse, de la même manière, s'il lui arrive de s'arrêter.



Chiara LUBICH, *Vivre la Parole de Dieu*, Nouvelle Cité 2012, p. 26-27

Être Parole vivante, un autre Jésus

Passage d'une lettre du 18 avril 1950

J'ai bien reçu votre lettre. Je suis heureuse de ce que vous me racontez. Il est clair que Jésus était parmi nous, car *cette rencontre demeure*. Or tout passe, sauf ce que Jésus fait.

Je vous garde dans mon cœur comme Jésus vous garde dans le sien, parce que je voudrais vous aimer *comme* il vous aime et je voudrais que la petite flamme allumée donne un grand feu. Il en sera ainsi !

Il vit en vous, parce que vous voulez vivre l'Idéal au moins en vous-même. Si Jésus grandit en vous, il aura la lumière qui vous guidera pour agir et aller toujours plus loin dans un rayonnement de charité toujours plus puissant.

En effet, ceux qui vivent l'Idéal vivent Jésus et, comme lui, ils redisent une à une toutes ses Paroles du plus profond d'eux-mêmes. Ils sont même sa Parole vivante.

« Venez à moi, vous tous qui peinez sous le poids du fardeau... » (cf. Mt 11,28).

« Je suis la lumière du monde... » (cf. Jn 9,5).

« Je ne vous laisserai pas orphelins, je reviendrai à vous » (cf. Jn 14,18), etc.

Devenir Jésus, être un autre Jésus, alimenter sa vie en nous en étant Parole vivante, voilà l'Idéal. Être ainsi pour tous ceux que nous côtoyons, sans acception de personne. Tout est là. Puis, dès que l'Idéal a fait brèche chez quelqu'un, lions-le à nous-mêmes pour que Jésus soit vivant entre nous et qu'en lui nous trouvions la force pour aller à la conquête d'autres personnes afin de les amener à l'amour parfait de Dieu [...].

C'est toujours dans la lumière de l'Évangile que le monde renaît.
Que le Seigneur vous rende Évangile vivant, un autre Jésus, une autre Marie.
Dites bonjour aux sœurs de ma part ainsi que de la part de tous ceux qui parmi nous aiment Jésus.



Igino GIORDANI, *Journal de feu*, Nouvelle Cité 1987, p. 76-79

21 décembre 1947

Par le simple fait que je suis né, j'appartiens à Dieu. Par le simple fait que j'ai été créé, je participe à la nature du Créateur et je suis de sa descendance ; je suis à son image et ressemblance. Du fait donc que je porte en moi l'empreinte du Créateur, celui qui me voit le voit en icône. Il est impossible à l'homme de saisir en son entier l'essence de la divinité, mais il peut ainsi en voir de ses yeux, à chaque instant, une analogie. De cette manière, toute créature rationnelle est l'icône de Dieu : elle est une ambassade du roi du monde en terre étrangère, en terre de pèlerinage. Ce n'est pas une ambassade purement extérieure ; elle est riche, au contraire, de valeur intrinsèque, liée par filiation et par l'enchaînement de la création au Père et Créateur qui est aussi Juge et Maître, si bien que, dans les rapports sociaux, Dieu intervient comme terme initial et final : le bien qui est fait à un frère atteint Dieu même, qui le récompense comme une action qui lui est directement adressée ; et le mal fait au prochain blesse finalement Sa personne et Dieu le punit comme tel. Quand j'ai affaire avec un frère, c'est avec Dieu même que je traite, par personne interposée.

En outre, par le baptême, je suis incorporé dans le corps du Christ. Je deviens membre du Christ, partie vivante de lui-même : je suis le Christ, partiellement, mystiquement.

Les sacrements et les grâces acheminent en moi l'esprit de Dieu, si bien que mon corps provient de lui, mon esprit est racheté par le Christ et rempli de l'Esprit Saint. Voilà comment, par l'Incarnation, pour reprendre le mot de saint Augustin, Dieu s'est fait homme afin que l'homme se fasse Dieu.

L'Eucharistie, tout particulièrement, fait couler dans mes artères le sang même du Christ, au point de faire de moi son frère consanguin.

Ma tâche en tant que chrétien est de construire le Christ en moi. Plus il grandit en moi et plus diminue mon propre Moi. Il faut que je diminue pour que Lui grandisse (cf. Jn 3,30), comme disait Jean-Baptiste. S'il grandit, l'amour grandit. Si je diminue, l'égoïsme diminue.

De la sorte ma personnalité n'est pas annulée. Au contraire elle se *christifie*. Elle grandit au point de se déifier, en s'identifiant à lui. L'identification est achevée lorsque je suis en mesure de dire : ce n'est plus moi qui vis, mais le Christ qui vit en moi (cf. Ga 2,20).

Je mets à disposition l'enveloppe, le temple, mais ce qui vit à l'intérieur, c'est le Christ, comme sur l'autel. Je mets à disposition la volonté, mais je fais de ma personnalité la matière première pour l'édification du Christ en moi. Lorsqu'il est édifié, je peux enfin dire : je suis un autre Christ, un *alter Christus*. C'est fou, cela me dépasse : je suis le Christ ! Peut-être un bien pauvre Christ, et pourtant, par moi, par mes actes, mes paroles, c'est le Christ en personne qui s'exprime dans le monde, c'est en quelque sorte le Verbe qui, en moi, s'incarne une nouvelle fois.

Voilà comment se poursuit l'Incarnation.

Un résultat aussi divin ne saurait susciter l'orgueil, car ce n'est pas l'homme qui y est pour quelque chose, mais le Christ. En fait l'homme vaut d'autant plus qu'il sait s'annuler et laisser le Christ être en lui.

En outre un tel résultat confère à la pauvre créature humaine une dignité divine, mais aussi une responsabilité évangélique, d'évangélisation, c'est-à-dire la tâche de faire comprendre et accueillir l'Évangile dans la mesure où les autres le trouvent incarné en elle.

Ma vocation est claire. J'ai trouvé ma règle de conduite ; ma raison d'être dans le monde ne tolère plus d'hésitation. Je suis l'icône du Christ, *alter Christus*, un autre Christ. Ma vie, publique et privée, doit se conformer à l'Évangile, se conformer au Christ. Voilà mon sacerdoce royal : mon union avec Dieu.

Me voici revêtu d'humilité, plein de la gratitude d'un zéro changé en infini, emplis de sérénité, de force, de droiture. Mais investi également d'une tâche surhumaine, telle que, si je lui faisais faux bond, je serais, comme Judas, un dilapidateur de la Rédemption.

Seigneur, approprie-toi de moi et accorde-toi à moi. Que ce ne soit plus moi qui vive, mais toi qui vives en moi.



Traduction
œcuménique
de
La Bible
(version 2010)

22 Le lendemain, la foule, restée sur l'autre rive, se rendit compte qu'il y avait eu là une seule barque et que Jésus n'avait pas accompagné ses disciples dans leur barque ; ceux-ci étaient partis seuls.

23 Toutefois, venant de Tibériade, d'autres barques arrivèrent près de l'endroit où ils avaient mangé le pain après que le Seigneur eut rendu grâce.

24 Lorsque la foule eut constaté que ni Jésus ni ses disciples ne se trouvaient là, les gens montèrent dans les barques et ils s'en allèrent à Capharnaüm, à la recherche de Jésus.

25 Et quand ils l'eurent trouvé de l'autre côté de la mer, ils lui dirent : « Rabbi, quand es-tu arrivé ici ? »

26 Jésus leur répondit : « En vérité, en vérité, je vous le dis, ce n'est pas parce que vous avez vu des signes que vous me cherchez, mais parce que vous avez mangé des pains à satiété.

27 Il faut vous mettre à l'œuvre pour obtenir non pas cette nourriture périssable, mais la nourriture qui demeure en vie éternelle, celle que le Fils de l'homme vous donnera, car c'est lui que le Père, qui est Dieu, a marqué de son sceau. »

28 Ils lui dirent alors : « Que nous faut-il faire pour travailler aux œuvres de Dieu ? »

29 Jésus leur répondit : « L'œuvre de Dieu c'est de croire en celui qu'Il a envoyé. »

30 Ils lui répliquèrent : « Mais toi, quel signe fais-tu donc, pour que nous voyions et que nous te croyions ? Quelle est ton œuvre ? »

31 Au désert, nos pères ont mangé la manne, ainsi qu'il est écrit : *Il leur a donné à manger un pain qui vient du ciel.* »

32 Mais Jésus leur dit : « En vérité, en vérité, je vous le dis, ce n'est pas Moïse qui vous a donné le pain du ciel, mais c'est mon Père qui vous donne le véritable pain du ciel.

33 Car le pain de Dieu, c'est celui qui descend du ciel et qui donne la vie au monde. »

34 Ils lui dirent alors : « Seigneur, donne-nous toujours ce pain-là ! »

35 Jésus leur dit : « C'est moi qui suis le pain de vie ; celui qui vient à moi n'aura pas faim ; celui qui croit en moi jamais n'aura soif.

36 Mais je vous l'ai dit : vous avez vu et pourtant vous ne croyez pas.

37 Tous ceux que le Père me donne viendront à moi, et celui qui vient à moi, je ne le rejetterai pas,

38 car je suis descendu du ciel pour faire, non pas ma propre volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé.

39 Or la volonté de celui qui m'a envoyé, c'est que je ne perde aucun de ceux qu'il m'a donnés, mais que je les ressuscite au dernier jour.

40 Telle est en effet la volonté de mon Père : que quiconque voit le Fils et croit en lui ait la vie éternelle, et moi, je le ressusciterai au dernier jour. »



Un témoignage difficile

Dans notre pays l'avortement a été légalisé et il est considéré comme chose normale. Nous en sommes arrivés au point où le nombre des avortements dépasse de bien loin le nombre des naissances.

Lorsque, à la suite de nouvelles directives acceptées à l'unanimité par les responsables des différents services gynécologiques de l'hôpital où je travaille en tant qu'infirmière, on nous imposa à nous aussi de pratiquer ce type d'intervention, ce fut pour moi un choc. Je ne voulais pas m'abaisser à quelque compromis que ce fût et j'étais prête à en subir toutes les conséquences. Je me souviens que j'ai averti tout de suite mon mari et mes enfants que je risquais beaucoup de perdre mon emploi.

Je m'opposai donc publiquement à ces nouvelles directives et rappelai le but pour lequel était né notre service : défendre la vie.

Tout le monde était contre moi. On savait que mon comportement venait de ce que j'étais croyante et cela heurtait davantage encore. Le directeur me fit des remontrances et menaça de me déférer devant une commission disciplinaire. Pour moi, cependant, la Parole était plus importante : « Quiconque se déclarera pour moi devant les hommes, à mon tour je me déclarerai pour lui devant mon Père. »

Le lendemain, à ma surprise, quelques infirmières déclarèrent qu'elles voulaient suivre la même ligne que moi. Les autres, pourtant, étaient les plus nombreux et continuaient à se moquer de moi et à me traiter d'arriérée.

Ce fut une période très dure, mais, comme toujours, la force me venait de l'Évangile : « Si quelqu'un vient à moi sans me préférer à son père, sa mère... et jusqu'à sa propre vie, il ne peut être mon disciple. »

D'autres collègues ensuite me demandèrent mon appui, jusqu'à la veille de l'entrée en vigueur des nouvelles directives, où je constatai avec émerveillement que presque tout le personnel s'opposait à la pratique de l'avortement. À ce moment, le responsable du service dut convenir que la situation était absurde : il allait y avoir dans le même service des personnes soumises à des traitements destinés à sauver la vie tandis que d'autres allaient intervenir pour la supprimer. Cinq années se sont écoulées et de la discussion on est passé aux actes...

Naturellement il se présentait continuellement des cas où la grossesse s'annonçait dangereuse pour la mère et les médecins décidaient de pratiquer l'avortement.

Plus que jamais je savais que ma place était là, à côté de ces femmes, pour les encourager à sauver à tout prix leur enfant. Je me rappelle le cas d'une patiente gravement malade du cœur. Trois fois déjà, antérieurement, les médecins avaient eu recours à l'avortement, par crainte du pire au moment de l'accouchement. Lorsque je m'aperçus que cette femme, malgré la peur, désirait l'enfant, je lui conseillai d'en prendre le risque et lui promis d'être à ses côtés à tout instant. Ainsi encouragée, malgré les larmes, elle communiqua à la commission sa décision. On essaya de la dissuader, mais un clin d'œil entre nous suffit et elle eut la force d'aller de l'avant contre tous. Après une longue période d'hospitalisation, elle donna naissance à une magnifique petite fille. La joie de cette femme était indescriptible...

Une autre, enceinte déjà depuis plusieurs mois, devait subir une grave opération chirurgicale de la moelle épinière. Une interruption de grossesse apparaissait tout à fait normale aux médecins. Je ne savais comment faire, mais je profitais de chaque instant libre pour courir voir cette femme. Je priais Dieu de m'éclairer... À cause de l'amitié née entre nous, je pus, à un certain moment, lui conseiller de remettre l'opération. Malgré les médecins, qui se montraient d'un avis opposé, à cause de la gravité de son cas, elle eut confiance en moi et, d'une main tremblante, signa une décharge de responsabilité. Pendant les mois qui lui restaient à attendre, je m'efforçais de lui être proche autant que je le pouvais. Comme elle était musulmane et ne pouvait manger tout ce que l'hôpital lui servait, souvent je lui préparais de la nourriture à la maison et lui apportais. Un beau jour, l'infirmière en chef donna enfin l'ordre à la cuisine de lui préparer un régime conforme à sa foi religieuse. Chaque jour qui passait, l'espoir devenait un peu plus certitude de porter l'enfant à bon terme. Et c'est ce qui arriva : elle donna le jour à une enfant saine et les plus étonnés furent les médecins. L'un d'eux déclara même n'avoir jamais vu un cas semblable dans aucun manuel. Le responsable du service en vint à dire : « Qui sait s'il s'agit d'un fait scientifique ou si Dieu n'y est pas pour quelque chose... »

Quelque chose d'analogue se produisit pour une femme hospitalisée à cause d'une grave affection rénale. Pour elle aussi, le verdict était l'interruption de grossesse. Ensemble nous espérions et supplions les médecins d'attendre... Quelques jours passèrent, puis les examens du rein révélèrent une nette amélioration. Trois fois les médecins firent refaire les examens, par crainte d'une erreur. En fin de compte, par césarienne, naquit une enfant en bonne santé. Il était bien difficile d'imaginer que la maman n'avait qu'un rein, malade de surcroît.

Un jour, on m'appelle au téléphone. C'est une voix connue, même si je ne parviens pas à l'identifier. La personne se présente : c'est une femme qui est venue plusieurs fois se faire soigner dans mon service et qui me confie maintenant sa « tragédie » : elle attend son quatrième enfant mais, à cause de la situation économique désastreuse de sa famille, elle ne pense pas le garder. Je vais chez elle pour en parler davantage. Son mari est présent aussi. Ils ont déjà décidé l'avortement, toutefois j'essaie encore de leur expliquer que toute vie appartient à Dieu et que nous ne pouvons la supprimer... Bien que conscients de cela, ils ne voient pas d'autre moyen. Je rentre à la maison la gorge nouée. Je m'adresse au Crucifié... Cette souffrance aussi est un reflet de la sienne, infinie.

Au jour prévu pour l'intervention, le téléphone sonne : elle est au lit avec la grippe et remet l'hospitalisation à la semaine suivante. Et voilà que, au bout de quelques jours, cependant, toujours au téléphone, elle m'annonce d'une voix joyeuse : « Nous avons décidé de garder l'enfant. »

Semblable aussi le cas d'une femme qui attendait un septième enfant : toujours à cause de la situation économique de la famille, elle ne pouvait envisager de le garder. Il suffit pourtant que je lui offre mon aide, une aide économique aussi, pour qu'elle rentre chez elle décidée à mettre au jour son enfant. Cette décision lui coûta bien des luttes chez elle, mais elle réussit à résister grâce au rapport qui était né entre nous. Un magnifique bébé naquit, entouré de l'amour concret d'autres familles qui, à la surprise des parents, le couvrirent de cadeaux.

Il arrive une fois que je dois remplacer une collègue d'un autre service. Je dois accueillir les patientes déjà inscrites pour une interruption de grossesse. Une femme se présente avec sa fille. Je suis frappée par la peur qui marque le visage de cette dernière et la nervosité de la mère, qui ne la laisse pas seule un seul instant. Je m'arrange de façon à pouvoir parler seule à seule avec la jeune fille dans une autre pièce. Je lui demande si elle désire cet enfant. Elle éclate en pleurs : c'est sa mère qui insiste pour l'avortement, d'accord avec toute sa famille. Je lui parle de la vie qu'elle porte en elle, de la maternité qui est déjà la sienne, même si l'enfant vient d'être conçu. Elle se rassure et se décide à faire naître à tout prix l'enfant qu'elle aime déjà. Lorsque nous retournons voir sa mère, celle-ci fait une scène devant tout le monde et s'en va en plantant là sa fille. Je demeure avec elle pour la tranquilliser et lui assurer mon soutien et celui d'amis à moi. Maintenant cet enfant est attendu avec joie par toute la famille, y compris la mère qui a fini par changer d'idée et n'attend plus que de devenir grand-mère.

Dans le village où j'habite, on vient souvent me demander conseil pour un avortement ou la manière de faire pour être hospitalisé. Le plus souvent, il s'agit de filles mères qui ne savent pas comment le dire à leurs parents. Dans ce cas, je les incite à affronter la situation. Je me rappelle aussi le cas d'une femme de quarante-trois ans, célibataire, dont les parents étaient âgés et malades. Après plusieurs longs entretiens, elle décida de garder l'enfant.

L'expérience la plus forte, je l'ai faite un jour où je retournais à l'hôpital après une semaine de vacances. On venait de pratiquer l'interruption d'une grossesse très avancée. L'infirmière en chef, qui avait participé à l'intervention, était littéralement bouleversée par le fait que l'enfant qui avait été expulsé était resté en vie pendant deux heures. « Ses pleurs me rendaient folle, me confia-t-elle, alors j'ai fait ce que souvent tu fais... Qu'il ait, au moins là-haut, ce qu'il n'a pu avoir ici-bas. » Elle n'était pas croyante, mais elle avait répété la formule du baptême, qu'elle m'avait entendu prononcer plus d'une fois, et lui avait donné un nom chrétien.

J.K.

(Yougoslavie)

(*La Parole se fait vie*, Nouvelle Cité 1990, p. 112-116)

La parole de vie est une publication du mouvement des focolari.
Vous la retrouverez sur le site www.focolari.fr,
y compris en diaporama.
Vous la trouverez également dans la revue Nouvelle Cité
et sur le site <http://parole-de-vie.fr/>
qui publie aussi des versions textes et images pour les enfants et les ados.
Elle existe aussi en braille.
Traduite en 91 langues ou dialectes,
elle est diffusée dans le monde par la presse,
la radio, la télévision à plus de 14 millions de personnes.
Édition numérique : Nouvelle Cité 2022